

Tourisme

Ville sainte et mosaïque culturelle Jérusalem, multiple et unique

Jérusalem happe celui qui la découvre pour la première fois. Cité plurimillénaire, écrin des religions monothéistes, c'est une destination élue pour les pèlerins et les amateurs d'histoire.

● Jérusalem, la ville trois fois sainte - fondée par David pour les juifs, lieu du tombeau du Christ pour les chrétiens et de la montée au ciel de Mahomet pour les musulmans - , est sans doute l'endroit le plus densément religieux du monde. Et on a beau l'avoir déjà traversée d'Est en Ouest grâce au film d'Amos Gitai « Un tramway à Jérusalem », la découvrir par soi-même se révèle une expérience inoubliable.

Commencer l'odyssée depuis les hauteurs du mont des Oliviers, pour embrasser la ville d'un seul regard. En contrebas, face au mont du Temple, on n'échappe pas à l'époustouflante beauté du plus ancien cimetière juif. Des milliers de tombes de pierre blanche reposent sous les rayons de soleil.

Les secrets de la vieille ville

En face, la vieille ville, témoin d'une mixité communautaire et culturelle. Cachée derrière ses murailles, elle dévoile rapidement ses secrets, lorsqu'on franchit l'une ou l'autre de ses sept portes. Elle se livre à travers ses édifices chargés d'histoire - 48 monastères et églises, 30 mosquées et 7 synagogues.

Jérusalem se respire, à travers ses vieilles pierres blondes chauffées à blanc par le soleil ou les effluves orientaux de ses souks, elle s'écoute

aussi. Dans le calme momentané du petit matin, au milieu de l'esplanade des Mosquées, se dresse le Dôme du Rocher, qui resplendit de tous ses ors, rehaussés par les bleus, verts et jaunes de ses mosaïques. Seuls quelques corbeaux s'avisent de rompre le lourd silence du lieu, toujours sous haute tension. Et puis, sans crier gare, la sortie de l'esplanade vous lâche dans les lacis bruyants et colorés du souk. Plus loin, les appels à la prière d'un muezzin résonnent.

De l'autre côté, tout proche, on entend des murmures, une mélodie à peine audible. C'est toute la ferveur de la foi juive qui s'exprime. Elle s'élève le long du mur des Lamentations, appelé également Mur occidental. Premier lieu saint de la religion juive, c'est un vestige du Second Temple, reconstruit sur les fondations du Temple de Salomon, détruit lors du siège de Jérusalem au VI^e siècle avant J.-C. Une promenade souterraine le long d'une partie du Mur occidental est possible via le tunnel Kotel.

Le partage d'un lieu saint

Encore quelques pas et on aperçoit le gardien musulman de la basilique du Saint-Sépulcre. Les clefs de l'édifice auraient été confiées à sa famille au temps des Croisades. Une fois le seuil franchi, une curieuse impression peut s'emparer de vous. Rien à voir avec le célèbre syndrome de Jérusalem ! Lequel atteint quelques voyageurs qui, sous emprise mystique, se vivent comme l'incarnation de l'une ou l'autre des figures bibliques. Non,

on parle de la sensation qui vous envahit lorsque vous découvrez de vos propres yeux un lieu, une histoire dont vous avez toujours entendu parler. Car ce qui interpelle, au-delà des références bibliques, c'est le partage d'un seul édifice par six églises aux langues et liturgies différentes.

Dans une ruelle qui relie les quartiers arménien et juif, une fanfare de l'Association des syriaques orthodoxes s'entraîne avec force tambours et cornemuses. Est-ce là un héritage de l'empire britannique ? Jérusalem palpète et résonne à travers la diversité de ses communautés, de ses religions, de ses cultures, qui tant bien que mal cohabitent.

En sortant des dédales de la vieille ville par la porte de Damas, on rencontre Ibrahim Abou El-Hawa, le « peacemaker ». Natif de Jérusalem et fervent pacifiste il ouvre à tous, sans exception, sa maison bâtie sur le mont des Oliviers.

Senteurs et rythmes

Dans le quartier historique de Mahane Yehuda, le marché du même nom, le plus grand de Jérusalem. Les étals abondent de pitas, olives, houmous, épices et encens ; ils débordent de fraises, raisins, oranges, pommes, mangues, artichauts, cultivés dans les alentours. Le soir venu, certaines échoppes baissent leur rideau de fer aux tags artistiquement colorés, pendant que d'autres se transforment en petits restos branchés d'où s'échappent des rythmes divers, appels à la fête.

Annick Bernhardt-Olivieri



La vue depuis le mont des Oliviers



La porte de Jaffa



Le quartier musulman

Partir

Y aller

- Vols directs au départ de Paris. Plusieurs compagnies, dont Transavia, à partir de 220 € AR.

Séjourner

Ibis Style Jérusalem City Center, idéalement situé sur la promenade Ben Yehuda, dans le centre (www.accorhotels.com/fr/hotel-8730-ibis-styles-jerusalem-city-center/index.shtml).

Séjours, circuits

Arts et Vie (voyages culturels) propose un forum « histoire des civilisations à Jérusalem », 8 jours du 31 août au 7 septembre, sous la conduite d'Étienne Taburet, spécialiste en architecture contemporaine et d'un universitaire local, avec 4 conférences. 2460 € en pension complète (base chambre double), au départ de Nice, Lyon et Paris.

Arts et Vie organise également des circuits, comme « De la Galilée à la mer morte », 8 jours dont 4 à Jérusalem (départ de Paris jusqu'en décembre 2019 à partir de 2110 €), ou « D'Amman à Jérusalem », 12 jours dont 4 dans la ville sainte (à partir de 3290 € au départ de Paris). Tél. 01.40.43.20.21, www.artsetvie.com.

À voir

- Au musée d'Israël, le Sanctuaire du Livre, où sont exposés les Rouleaux de la mer Morte (www.imj.org.il).
- Les vitraux de Chagall dans la synagogue de l'hôpital Hadassah
- Yad Vashem, le musée d'histoire de la Shoah, sur le Mont Herzl (www.yadvashem.org)
En savoir plus
Office du tourisme de Jérusalem, www.itraveljerusalem.com/fr/

Cinéma

Le festival de Cannes Les incendies qui couvent

Pedro Almodovar donnant le meilleur de lui-même (« Douleur et Gloire »), Terrence Malick rendant hommage à un martyr autrichien méconnu (« Hidden Life »), les frères Dardenne se confrontant à un problème brûlant d'aujourd'hui (« Le Jeune Ahmed »), Jessica Hausner face aux dangers de la génétique (« Little Joe »). Et ma préférée, Céline Sciamma, orchestrant les ambiguïtés d'un superbe duo féminin (« Portrait de la jeune fille en feu »).

● S'il est déjà sorti en salles en Espagne, où il connaît un joli succès, « Douleur et Gloire », le 21^e film de Pedro Almodovar, ne pouvait échapper au festival de Cannes, pour tout ce qu'il dit, et dit bien, sur l'amour du cinéma et la création artistique.

Double du cinéaste espagnol, Antonio Banderas incarne un metteur en scène fatigué, victime de terribles maux physiques et psychiques, qui va renaître en revisitant son passé. Par les souvenirs de son enfance et de ses premiers désirs et par des retrouvailles avec des hommes qui ont compté dans sa vie.

Point de baroque ou de flamboyance, cette fois, ce qui n'empêche

pas de jouer avec les couleurs (le rouge surtout) et les sons (la musique d'Alberto Iglesias, les chansons d'autrefois). Mais des séquences plutôt sobres et néanmoins très évocatrices, de l'enfance lumineuse (avec une mère incarnée par Penélope Cruz, qui fait penser à Sofia Loren, « la mère de toutes les mères », dit Almodovar) à l'âge mûr douloureux. L'humour n'est pas absent, ni l'espoir, et l'on revit de voir celui qui ne se remet pas de la mort de sa mère retrouver le désir.

Échanges de regard

Le désir et la création sont aussi au cœur du beau et troublant « Portrait de la jeune fille en feu » de Céline Sciamma (sortie le 18 septembre). Un regard acéré sur l'enfermement féminin et des contraintes que l'on peut encore reconnaître, même si l'action se passe au XVIII^e siècle.

Dans un château isolé sur une île bretonne, une jeune artiste est chargée de faire le portrait de la fille de la maison, qui vient de sortir du couvent, pour l'homme auquel elle est promise en mariage, contre son gré. La peintre et son modèle, qui ne veut pas poser, vont former un duo instable et, comme le titre l'indique, incendiaire. Encadré par deux autres femmes, la mère et la ser-

vante, et mu aussi par la musique.

Le personnage de la jeune fille a été écrit pour Adèle Haenel, juste mais peut-être pas assez innocente aux yeux de ceux qui l'ont suivie dans ses déjà nombreuses incarnations. Mais le premier rôle est celui de l'artiste, du regard, et il est excellent tenu par Noémie Merlant (« le Ciel attendra », « Curiosa », entre autres).

Plantes dangereuses

Autre femme en compétition (elles sont quatre, cela reste un événement), la cinéaste autrichienne Jessica Hausner. Elle se penche sur un avenir génétiquement modifié qui fait plutôt froid dans le dos. « Little Joe », son 5^e film (« Hotel », « Lourdes »), le premier en langue anglaise, laisse cependant la porte ouverte à plusieurs interprétations, entre pouvoir des plantes et prédominance de l'inconscient.

Des phytogénéticiens mettent au point une plante qui pourrait avoir un effet antidépresseur. Elle s'appelle Little Joe, en référence au prénom du fils de sa principale créatrice (Emily Beecham), et semble en fait susciter d'étranges transformations chez ceux qui inhalent son pollen, les rendant notamment incapables d'empathie. Mais n'est-ce pas une illusion de l'héroïne, écartelée entre son amour pour



« Portrait de la jeune fille en feu »

son fils et sa passion pour son travail ?

Jouant avec virtuosité des couleurs (fleurs rouges, chevelure rousse, décors verts et blancs), des sons (musique du Japonais Teiji Ito), du hors-champ, Jessica Hausner installe une atmosphère angoissante mais nous laisse un peu frustrés avec nos interrogations.

Combats d'hier et d'aujourd'hui

L'Autriche est le cadre du lyrique et néanmoins aride dernier film de Terrence Malick, palme d'or en 2011 pour « The Tree of Life » et dont les dernières réalisations ont laissé perplexe. « Hidden Life » évoque en près de trois heures le paysan autrichien Franz Jägerstätter, qui refusa de prêter allégeance à Hitler et fut exécuté en 1943 (et béatifié en 2007). La résistance passive, un combat pour aujourd'hui, suggèrent certains.

Le réalisateur des « Moissons du ciel » s'attarde longuement sur le travail de la terre, de belles images

dans les montagnes autrichiennes. Il joue aussi, de façon contestable, sur les langues : quand les Nazis parlent, hurlent plutôt, en allemand (non sous-titré), les purs héros (l'Allemand August Diehl et l'Autrichienne Valérie Pachner, irréprochables) s'expriment en anglais. À voir, quoi qu'il en soit.

Une nouvelle fois à Cannes, où ils ont reçu deux fois la Palme d'or, Jean-Pierre et Luc Dardenne abordent le problème brûlant de la radicalisation à leur manière simple et directe, au plus près des faits et gestes de leur personnage principal, sans psychologisation inutile. « Le Jeune Ahmed », 13 ans, endoctriné par son imam, croit devoir accomplir un geste meurtrier. Autour de lui, chacun tente, à sa manière, de le détourner du fanatisme. Le jeune acteur, Idir Ben Addi, a l'obstination adolescente qui convient. Les réalisateurs veulent aussi sauver Ahmed. On n'est pas sûr qu'ils y réussissent tout à fait. Le film est en salle depuis hier.

Renée Carton